

cuper de rien autre ; ayez soin des souffreteux, qu'on enterre les corps. — Et comme les païens lui offraient, en cette terre de dilection, toutes les joies du paradis musulman : — Dites-leur, ajouta mon Cid Campéador, dites-leur que je ne veux point d'autre femme que la mienne légitime, laquelle se tient à mes ordres dans San Pier de Cardëña !

N'est-ce pas qu'elles ont une ineffable poésie, ces traditions du passé, et qu'elles montent de la Huerta comme un parfum, avec les bouffées d'avril !

Une fois redescendus, il faut bien considérer cette incroyable cathédrale del Sol. On y rencontre tous les styles : rotonde corinthienne, portails gothiques, trèsses arabes, volutes, feuillages, rinceaux, enjolivements des âges mignards et corrompus, avec des clochers à huit pans troués de grandes fenêtrés que ne réclame aucun siècle ; et vraiment je ne me console de si choquantes disparates qu'en pénétrant dans la nef pour errer le long des galeries toutes frémissantes à cette heure sous les accords d'un chant merveilleux.

Ce doit être quelque vieux motet de Palestrina. Les chanoines l'ont entonné de leurs voix splendides. Ferme, glorieux, enlevé d'un jet, pas une fioriture n'en vient diminuer l'ampleur. Des timbres éclatants font penser aux vibrations du cristal, des accents d'une mâle énergie soutiennent l'ordonnance ; il y a des notes profondes sous la puissance desquelles tremble, on le dirait, le vase tout entier ; la mélodie est menée grand train, l'orgue éclate en accords, mais les voix dominant, elles ont cette supériorité de l'âme humaine sur toutes choses ; et quand c'est fini, les chanoines, enveloppés de leurs robes rouges, défilent, austères, dans la pompe de leur majesté sacerdotale : oui,

et se font des niches, sitôt qu'ils se croient à l'abri du regard.

Soudain les cloches se sont ébranlées, les voilà revenues; d'église en église elles se lancent à grande volée; dans toutes les maisons retentissent les sonnettes, on tire des coups de fusil sur les toits, des fusées sillonnent les rues, tout part, tout crie, tout éclate; les voitures qui attendaient l'instant roulent avec fracas: ce ne sont qu'omnibus, que diligences, que tartanes; les paysans poussent leurs mules chargées de sonnailles, les charpentiers frappent de leurs marteaux, les maçons de leurs truelles, les enfants de tout ce qui leur tombe sous la main, les fouets claquent, les grelots carillonnent; gaieté, vacarme, cloches, Rome a tout restitué. Pourquoi ce matin, pendant que le corps du Seigneur gît encore au tombeau?

— Señoras — nous répond gravement un clerc — l'Église a placé les fêtes de la résurrection sur le samedi, parce que le dimanche était trop chargé.

A la bonne heure!

Voyez-vous ce banc de marbre, contre l'Iglesia del Sol. Chaque semaine des jurés s'y rassemblent afin d'apaiser les différends qu'amène le partage des eaux. La coutume date du temps des Maures. Choisis parmi le peuple, ces magistrats ne possèdent ni bureaux, ni plumes, ni registres; ils s'assoient sur la pierre que voilà, écoutent chacune des parties à mesure qu'elle parle, et décident sans appel, comme Sancho Pança dont ils ont gardé le bon sens, ou comme le cadi qui leur a légué son pouvoir; car, en vérité, c'est ici l'Orient.

Faisons réparation aux rues. Plus d'une nous montre ses

*miradores*, cages de verre où les señoritas viennent respirer le soir; par-ci par-là quelque jardin s'émancipe, et l'on voit au-dessus des murailles le lilas fleurir, les dattiers agiter leurs grandes palmes, les yukas hérissier leurs piquants, et les glycines avec toutes sortes de plantes à longues traînes accrocher leurs festons aux grillages en fer. Des vestibules arabes ouvrent à l'envi leur portail richement ouvragé; lorsqu'on en franchit le seuil, on marche sur un pavé de faïences alternées; des briques pareilles revêtent les murs à hauteur d'appui<sup>1</sup>; sous la voûte, que supportent des arcs au plein cintre, quelque tartane s'abrite, élégante ou pauvre, selon le rang de la famille; un large escalier, parfois à double rampe, descend de l'étage supérieur entre ses balustres chantournés, et deux griffons accroupis, reluisants, impassibles dans leur immobilité séculaire, regardent entrer ou sortir les visiteurs.

Ce n'est pas sans peine qu'on circule aujourd'hui. Je vous ai parlé des voitures lancées bride abattue par la ville, ajoutez-y les *muchitos* groupés autour des petits autels qu'ils viennent de construire, et représentez-vous, si vous le pouvez, ce peuple de mirmidons acharnés à la poursuite du passant. Tenaces, ils tendent l'assiette, ne lâchent point la proie, et feraient fort bien deux lieues en criant de leur voix stridente : *Para el monumento* <sup>2</sup>!

A travers les mules empanachées, la fusillade, les pêtards et les gamins, on avance comme on peut. Voici la Lonja, cet antique palais des Maures. Hélas! il sert de Bourse

<sup>1</sup> J'ai trouvé ce briquetage des parois en Hollande; les Espagnols, qui l'y ont importé, le tenaient des Maures.

<sup>2</sup> Pour le monument.

aux commerçants. Dans les salles encombrées de comptoirs, parmi ces colonnes enlacées qui rappellent quelque fantastique architecture des *Mille et une Nuits*, sous les arceaux aériens, sur ces dalles que foulèrent les pas de Chimène, dans ces retraites où se cachaient ses ennuis, on vend, on achète, on cote le prix de la soie, et la voix des crieurs a remplacé les doux accents de la fille du comte de Loçano, alors que chantant les romanceros, elle attendait son seigneur occupé loin d'elle à pourfendre les mécréants.

Ce beau soleil donne envie de courir. Croyez-moi, prenons des tartanes et gagnons les jardins. Deux bancs parallèles posés sur deux roues de charrette, voilà notre équipage. Quand la tartane est opulente, elle s'entoure de glaces ; lorsqu'elle est modeste, quelque cuir ou quelque toile lui sert à la fois de parapluie et de parasol. Le siège, un placet, s'accroche à droite, entre le cheval et l'avant-train ; le cocher qui perche dessus, jambes pendantes, se débrouille tant bien que mal des rênes, de la queue et des grosses pattes de l'animal. Il n'y a rien à risquer ; la bête sage, épaisse, largement paturonnée, met tranquillement un sabot devant l'autre, ne trotte jamais, et ne prend l'amble que dans les cas extrêmes, alors qu'il s'agit de vie ou de trépas.

Nous voici donc emballés sur deux rangs, nez à nez, marchant l'allure paisible des rois fainéants. Au milieu des rues tout fourmille et tout rit : les yeux noirs sous le voile, les nattes brillantes sous la mantille, les belles Valenciennes avec leur boucle frisée qui suit la joue, les têtes crépues des hommes sous leur mouchoir bigarré, et tenez, cet âne avec son paysan dessus, le visage enseveli dans l'ombre que lui jette l'aile rabattue du *sombrero*, et

ces haillons si fièrement portés, et la *capa* plus éclatante à mesure que rayonne mieux le soleil.

Des capas ! il nous en faut. Il faut dans chaque pays l'objet caractéristique. Nos tartanes abordent le trottoir par la poupe, comme font les canots lorsqu'ils touchent au rivage. On descend devant cet *Almacen*<sup>1</sup>. Avez-vous remarqué le nom maure ? Trois villageois en large pantalon de toile blanche, sur la tête un chapeau tourtière avec des pompons échelonnés, figures à la Murillo, candides, résolues et graves, sont entrés à notre suite. Ils ont même idée que nous ; eux aussi veulent des *Mantas*. On déroule ces tissus à pleine main, bariolés de bleu vif, de pourpre, de jaune ou de vert. Il est des *capas* aussi blanches que le burnous arabe ; il en est de sombres avec des bordures éclatantes ; les plus accentuées nous paraissent les plus belles ; toutes ont la forme d'une écharpe pliée en deux, cousue d'un côté, garnie au bout inférieur, qui reste ouvert d'une frange de laine à grosses houppes, tandis que l'extrémité supérieure demeure fermée et sert de capuchon. Tantôt la *capa* roulée en couverture se jette sur une épaule ; tantôt le capuce recouvre la tête, et la *manta* qui tombe droit enveloppe le corps ; mise en travers, elle ressemble au plaid écossais, son capuchon devient alors un sac où se logent toutes espèces de denrées ; tordue sur les cheveux, elle rappelle le turban oriental ; mais de quelque façon que le Valencien la ploie ou la malmène, toujours elle reste noble, éblouissante : un manteau de monarque africain.

Les trois *Campinos*<sup>2</sup>, cependant, s'intéressent à nos affaires ; ils nous donnent leur avis et veulent savoir notre

<sup>1</sup> Boutique.

<sup>2</sup> Campagnard.

goût : — *Esta buena*<sup>1</sup> ! — dit l'une de nous ; voilà des gaillards contents, et vite décidés : — *La señora dice : esta buena*<sup>2</sup> ! L'emplette baclée, nos garçons rient de plaisir ; moi cela me réjouit de voir briller ces dents blanches au milieu de ces noirs visages ; je croyais que les Maures ne riaient point.

Après le tumulte des rues on se plonge avec délices dans la paix du Jardin botanique.

Vous voulez savoir ce qui nous ravit ? Eh bien, ce sont les haies de néfliers à fleurs rouges, ce sont les berceaux de chromatelles avec leurs jets écarlates et leurs grands boutons jaunes, ce sont les syllas à grappes bleues, ce sont les tentures exubérantes des camélias, c'est la magnificence des gigantesques spirées au plumet d'argent, c'est le rempart crénelé des cyprès sur lequel se détachent tant de verdure diversement nuancées ; ce sont encore les arbres qui, rabougris chez nous et valétudinaires, étalent ici leurs libres feuillages, prenant leurs proportions de colosses, comme ces palmiers, comme ces deodoras dont les rameaux déliés frémissent là-haut dans l'azur. Voyez-vous cette muraille d'orangers, puissante, trente pieds de haut ; elle porte à travers les airs ses beaux fruits avec ses étoiles blanches ; avez-vous senti les parfums ?

Mon ami, nous marchions, nous allions ; quelque chose de plus merveilleux que ce paradis, quelque chose de plus idéal, le printemps, couronné, vermeil, nous faisait cortège. Des senteurs exotiques passaient, promenées par des souffles caressants ; les branches traînantes des citronniers nous arrêtaient en leur beau désordre ; des avalanches de pétales couvraient tout à coup le sentier ; on

<sup>1</sup> Celle-ci est belle.

<sup>2</sup> La dame dit : Celle-ci est belle.

sentait les emportements de cette végétation, enivrée comme nous des tièdes haleines et de la bonté de Dieu. Et les zéphyrs humides nous touchaient de l'aile, et la flore des tropiques, l'aise d'un jour d'avril, le ciel africain, toute la gloire de ces fleurs que l'équateur voit s'épanouir; les mystères de ces ramées que ne connaissent pas nos forêts, les chamérops en éventail, les polygalas démesurés, les lianes en profusion qui jetaient à chaque pan de mur leurs draperies brodées de rouges corolles ou de fleurs lilas amples et fragiles, voilà quelles magies nous tenaient charmés.

Figurez-vous qu'il ne gèle point ici. On n'y voit point floconner ces affreux petits morceaux de papier qui épaississent en janvier notre jour morose, et, lorsqu'ils ont disparu, la boue nous reste.

Par exemple, de la boue, on en trouve, même à Valence; deux tours de roues nous le font bien voir. Notre tartane nous mène à travers monts, creux, bosses, moraines et fondrières (cela s'appelle un chemin), visiter des villas que nous ne verrons pas. Les braves gens qui gardent ces lieux sacrés ont défense d'ouvrir : *Tenemos orden*<sup>1</sup> ! Ni pour argent ni pour or ils n'entre-bâilleront un battant. Ce n'est pas très-hospitalier, en revanche c'est très-oriental : vie murée, portes closes.

On se console du mécompte par sa couleur arabe; aussi par les types que l'on rencontre. Celui-ci, un visage rond, des traits courts et réguliers : *Sangre d'azul*<sup>2</sup>, type espagnol; celui-là, un profil allongé, la carnation brune et pâle, de grands yeux largement fendus, une bouche fine aux lèvres minces : type maure; cette figure blanche,

<sup>1</sup> Nous avons l'ordre.

<sup>2</sup> Sang d'azur.

fleurie, aux prunelles bleues encadrées de boucles soyeuses et blondes : type visigoth.

Comme nous raisonnons à perte d'haleine et que nous découvrons du goth dans la désinence même de ce mot fatal : *Orden*, qui tient verrouillées les serrures de tant d'Edens, notre tartane nous a posés en face du Musée.

Voici de quoi parler.

Ribalta, un rude peintre, a de sa main grossière mais vraie jeté devant nous la croix où souffrit Jésus. Le brigand réprouvé, trait génial du tableau, rit des prières de son compagnon, rit des insultes de la soldatesque, rit du supplice, rit de Dieu, pendant qu'un des bourreaux plante son fer dans le côté du Christ, avec la même insouciance qu'il l'enfoncerait dans quelque matière inerte; et le corps fléchit tout entier, l'âme s'est enfuie de sa prison, la mort n'a conquis qu'un vêtement usé.

Tout près, une autre toile du même peintre nous montre saint François prosterné devant le cadavre de Jésus. Le saint est plus que laid, il est trivial; mais quelle tendresse respire ce pauvre visage! quelle adoration, quelle pitié; comme on y sent les larmes, et que l'âme, cet hôte immortel, donne bien une vraie beauté, en dépit de la déplaisance des traits!

Après les énergies d'un tel maître, Joanes paraît trop lustré, trop léché, trop ordonné. S'il a quelque grandeur, elle rappelle trop les impassibilités de la peinture byzantine. On le regarde, parce qu'enfin, il faut bien le voir; je ne sais quelle pureté, d'ailleurs, je ne sais quelle paix tout en surface captivent un instant l'attention; puis l'on passe, et l'on n'y pense plus.

Le *Saint Sébastien*, de Ribera, un martyr pour tout de bon, ne présente ni cette placidité grecque du Bas-Empire.

ni les sourires mignards, ni les grâces apprêtées par où l'école italienne dérouté parfois notre compassion et choque notre bon sens. Une indicible angoisse a jeté son voile sur les convictions triomphantes ; l'athlète vaincra, ce ne sera qu'au prix du sang ; le chemin du ciel traverse toutes les agonies ; on le sent à ce corps fatigué de tortures qui s'affaisse, mort avant de mourir ; la contraction des lèvres, l'ardeur même du regard qui cherche Dieu, racontent le tourment de ce dernier combat, dont on ne supprime point les douleurs sans outrager les droits de la vérité, comme on n'en dérobe point les épouvantes sans méconnaître le sérieux de l'art.

*Saint Jérôme*, encore un Ribalta, puissant, décharné, seul dans son désert, est bien ce jouteur opiniâtre, ce despote impitoyable aux autres, non moins dur à lui-même, qui passait les nuits penché sur l'Écriture, et le matin, oubliant quel amour elle enseigne et quel support elle ordonne, lançait des foudres, proférait des anathèmes, et la chrétienté tremblait.

Je ne vous en montre plus qu'un, Goya, le peintre des Madrilègnes agaçantes. Il suspend là son joli *Retrato d'una Señora*<sup>1</sup>. Adroit et gauche, réaliste et bizarre, piquant bien plus la curiosité qu'il n'excite la sympathie, il froisse, il impatienté, on lève les épaules et pourtant l'on s'arrête, ne fût-ce que pour médire de son pinceau.

A part les Riberas et les Ribaltas, cette collection n'offre rien de transcendant. Mais les moindres toiles saisissent par leur sincérité. Si tous ces peintres ne sont pas habiles, tous ont de la candeur. Plus volontiers brutaux que polis, les délicatesses du goût peuvent leur manquer,

<sup>1</sup> Portrait d'une dame.

jamais la franchise. L'indépendance du pinceau venge l'âme, on le dirait, de tant d'esclavages endurés sur cette terre d'Espagne. Aucun sol ne vit la pensée plus systématiquement asservie ; nulle part le génie artistique ne prit si largement ses libertés. Quoi qu'il en soit, une école nouvelle, l'école du vrai, fait irruption. Elle reçoit telles quelles ses leçons de la nature ; elle les transmet comme la vie les lui a données ; nulle autre autorité ne lui impose sa loi : point d'attitudes banales, pas une physionomie de convention ; le bagage traditionnel est resté *tra los montes*<sup>4</sup> ; ces gens font ce qu'ils voient, comme ils le voient. On trouve, en Italie, plus de médiocrités acceptables ; la beauté, l'expérience, la grâce avec le tact y sont plus généralement répandus ; un peintre italien reculerait d'horreur à l'aspect de telle audace espagnole, peut-être qu'il ferait bien ; en attendant, ces artistes-ci, même les pires, rencontrent de soudaines révélations, produisent des jets de flamme, ont des touches viriles dont la droiture autant que la puissance contraignent l'admiration.

Vous allez vous moquer de nous, faites à votre guise. Le Musée vu, après que dans ses cours silencieuses nous avons contemplé les palmiers ; captifs dont le fût qui s'affranchit de la prison va chercher l'air à quelque cinquante pieds par-dessus les murailles ; nous prenons tout prosaïquement le *carroferri*, et par une pluie diluvienne nous courons au Grao.

De petits arums bruns ouvrent leurs cornets dans les herges ; des canaux d'irrigation, ceux mêmes qui arro-

<sup>4</sup> Au delà des monts.

saient les jardins des Maures, promènent partout la richesse ; d'autres conduits souterrains, construits par ces mains noires et païennes, maintiennent encore les niveaux d'eau. Ils en savaient long les Maures ! Gens de poésie et de bien dire ; hommes pratiques et doux qui chérissaient la terre autant qu'ils honoraient les lettres ; chevaliers et savants ; cultivateurs et philosophes qui nous conservaient Aristote, en même temps qu'ils léguaient à leurs vainqueurs la fertilité de ces plaines, arides sans eux.

Le Grao ! mon ami, n'en parlons pas. Il pleuvait : des trombes ! A la nage, dans l'eau, guéant flaques et mares, nous sommes parvenus sur le port. Nous avons considéré le flot bourbeux ; quelques maisons blanches s'étendaient à notre droite le long des vagues jaunâtres, d'autres houles non moins sales venaient battre d'autres maisons aussi blanches : — Le train repart-il ? — Il repart. — Peut-on le prendre ? — On le peut.

En trois sauts nous y voilà ; et demi-heure après dans l'Alameda qu'une embellie fait resplendir.

Cela ne nous empêche, croyez-moi, ni de bien voir ni de voyager avec fruit. Nous savons le prix des huttes en cannes qui peuplent la Huerta : cinq mille réaux (douze cent cinquante francs à peu près), et qu'elles ont de gentilles cuisines en faïencé. Nous venons de les visiter, tout y est propre, ordonné, on voudrait planter choux rien que pour se mettre là-dedans.

Les cantonniers portent l'escopette en bandoulière, ils la déposent à côté d'eux en cassant les cailloux ; cette coutume dit assez l'aménité du caractère valencien et de quelle sécurité jouissent les passants.

L'industrie n'est pas morte ; plus de trois mille ouvrières

fabriquent des cigares ; on rencontre le soir ces jeunes filles, cheveux relevés, pied leste et bouche prompte aux saillies, qui marchent tête haute par les rues de la cité gracieuse et vicieuse.

Cette riche étoffe des *capas* dont je vous parlais tout à l'heure, se tisse ici même, dans la province ; chaque *Lugar*<sup>1</sup> possède ses métiers avec ses artisans.

Êtes-vous satisfait ; voulez-vous des détails plus vulgaires ; faut-il vous conter comment se nourrissent les gens du pays ? Eh bien, chaque matin ils prennent une tasse de chocolat (le coquetier de Girone) ; vers une heure ils mangent le *puchero*, ils le remangent à minuit ; l'été, d'un crépuscule à l'autre, ils jouent de la guitare sous les fenêtres de leurs belles, et cela suffit à leurs besoins.

Maintenant le soir est venu. Nous avons traversé le Guadalaviar, *el Rio*, ainsi qu'on l'appelle ici. Nous avons passé les ondes jaunies sur un pont chargé de trophées.

Guadalaviar ! ne trouvez-vous pas que certains noms exercent le pouvoir des fées ; ils transforment les choses laides en choses belles, ils font ruisseler la lumière, ils teignent d'azur les cieus ; tout est charmant, les proses s'en sont allées, l'idéal est descendu, Guadalaviar ! Enfant, je rêvais de ce nom-là. Quelque volume de Florian aux mains, bien cachée sous le couvert des grands arbres, je lisais, je songeais ; les aventures se nouaient, les bons coups d'épée faisaient résonner les solides armures, les mains délicates des princesses étanchaient le sang généreux que laissait échapper les blessures des chevaliers : Guadalaviar !

<sup>1</sup> Village.

Ce soir, les dames de Valence assises dans leurs tartanes suivent les vastes allées de l'Alameda. On dirait, pardonnez-moi le mot, un Longchamps de tombereaux. En vérité, c'est cela; les peintres espagnols m'ont gagnée; charrettes, pataches, j'écris comme je vois.

Mais dans ces tartanes, les nobles têtes des señoras se balancent; leur chevelure opulente avec ses amples torsades, leurs yeux caressants et vifs, leur abandon plein de langueur, le sourire de leurs lèvres rouges, leur dignité sous la nonchalance, tout se succède comme en un tableau mouvant; à côté s'étend le parterre où les dames promènent un instant leur indolence; il est comble de roses et d'anémones, et la longue robe des señoritas qui froisse les fleurs en soulève mollement le parfum.

Valence, 16 avril 186... dimanche de Pâques.

Mon ami, laissez mon cœur s'épanouir.

C'est la Pâque et Jésus est ressuscité. Cette grande nouvelle retentit comme pour la première fois; le jour en est plus radieux, les cieux en ont plus de gloire, la terre semble tressaillir. On dirait que dans l'ébranlement suprême qui fit sortir Jésus de ses entrailles, l'Univers a senti ce premier réveil de la vie splendide qui lui sera donnée, alors qu'en un matin pareil Christ reviendra, que les trépassés jailliront de la poussière, que les déserts fleuriront comme la rose, et que des hymnes d'allégresse éteindront à jamais les cris de la révolte avec les pleurs de ceux qui mènent deuil.

Qu'un Dieu franchisse le sépulcre, la chose est simple, un Dieu ne peut pas s'anéantir. Mais l'homme se relève, voilà ma joie. L'éternité m'est rendue, je puis aimer les miens.

Vous représentez-vous des tendresses qui parviennent à se passer de résurrection ? Mon ami, je suis matérialiste en ce point, on l'a prétendu, j'accepte le mot ; je veux retrouver tout entiers ceux que j'aime ; Dieu me les a promis tels ; il m'a dit que leurs corps se relèveraient ; il m'a dit que cette dissolution horrible qui s'opère loin de moi, dans le sein mystérieux de la terre, et que je connais bien, et dont mon cœur suit les progrès avec une inexprimable détresse, il m'a dit que cette pourriture même garde le germe glorieux. Je ne comprends pas, je saisis de toute l'énergie de mon espoir ; et désormais, lorsque je vais m'agenouiller sur un tombeau, ce n'est plus la poudre que je vois, je contemple le germe vivant ; et si mes yeux ne le discernent point, ma foi le possède, car mon Dieu le saura bien trouver.

Matière, esprit ! on se perd en analyses, on trace des limites, on dit : cela commence ici, cela finit là. — Une chose manque à toutes ces philosophies, la lampe pour éclairer leur lanterne.

Vous ne sauriez que faire, dites-vous, d'un corps sans âme ? moi non plus. Un esprit sans corps vous paraît-il plus commode ? Ne nous voilà-t-il point renvoyés aux ombres dolentes qui promènent leur ennui par les tristes allées des Champs-Élyséens ?

Dieu, lorsqu'il nous parle des âmes rachetées, nous les montre paisibles, mais dans l'attente ; elles soupirent après l'achèvement de leur rédemption ; elles demandent : Jusqu'à quand ! — Mon ami, je ne veux pas être plus spiri-

tualiste que Dieu. Loin d'amoindrir le relèvement de Jésus, je sens que sa personne humaine n'est point assez ressuscitée pour moi. Il siège aux profondeurs célestes, et je le vois si triomphant, il monte si haut, que parfois sa grandeur m'écrase et que son éloignement me glace le cœur; l'homme, en quelque mesure, est resté dans le sépulcre; mon faible bras n'a pu soulever la pierre, les anges ne l'ont pas écartée; mon âme cherche encore, elle marche seule, toujours, par les sentiers difficiles: seule sous le faix, seule au travail, seule devant les tombes qui se creusent. D'où vient cela? Jésus, le Jésus de l'Évangile, s'asseyait pourtant à côté de Pierre, de Jacques, de Matthieu; Jésus s'accoudait à la table des noces; Jésus penché sur la margelle du puits demandait à la Samaritaine d'étancher sa soif; Jésus au milieu des troupes affamées sentait s'émouvoir ses entrailles; il laissait les rudes mains de l'aveugle le saisir par sa robe: Que veux-tu, disait-il, que je te fasse? il connaissait notre vie, il s'y était heurté, il s'y était blessé; les épines, celles du chemin tout autant que celles de la couronne, avaient déchiré sa chair: homme, notre compagnon, notre frère! et si Jésus n'est plus cela, si nous n'apercevons plus que le Dieu, si prosternés au seuil du temple, nous adorons de loin le monarque suprême dont la majesté nous terrasse; si les battements de son cœur, nous avons cessé de les sentir; si nous avons perdu notre ami; si nos labeurs, si nos tristesses et si nos joies ne trouvent plus d'écho prochain; si nous nous croyons abandonnés au fort de la bataille, c'est que nous avons tué l'homme, c'est que notre spiritualisme subtil et menteur a dédoublé le Christ: — Ton humanité, nous sommes-nous écriés dans notre folie, ton humanité nous répugne, elle nous abaisse, nous n'avons que faire de tes

faiblesses : nous sommes dieux comme toi, un Dieu suffit à nos besoins ; laisse l'homme où tu l'as pris ; que la poudre le dévore ; avec toi nous monterons, avec toi nous régnerons, seuls au besoin nous saurons mettre la main sur nos droits.

Or il arrive que nous ne sommes point montés, que nous n'avons rien usurpé et que la poussière nous ronge : à moitié morts, à moitié vivants, incapables et chagrins comme tout ce qui est mutilé.

Pour moi, je saisis les mains transpercées et victorieuses de mon Sauveur. Ses lèvres que la mort a pâlies se sont ranimées ; sa bouche, comme au matin de Pâques, alors qu'elle appelait Marie, sa bouche a prononcé mon nom. Maître ! je ne sais dire que cela, mais mon cœur est joyeux, car j'ai vu mon Rédempteur ; je l'ai touché, lui-même et point un autre ; son humanité glorifiée a secoué le linceul ; elle a franchi l'abîme, elle a conquis les cieux ; c'est bien tout entier que le Seigneur nous prend avec lui, c'est tout entier qu'il marche avec nous ; je ne crains plus rien : Jésus est ressuscité !

17 avril 186...

Ce matin nous traversions le marché de Valence.

Il y a plus de poésie qu'on ne croit dans ces côtés très-positifs de la vie ordinaire. Le soleil et la terre y font des leurs. Avars dans le Nord, prodigues à mesure que gagne le Midi, expansifs en raison des latitudes, ils peignent à grands traits la figure du pays, et je vous assure que ce

vulgaire tableau renferme tout comme un autre son coin d'idéal.

Ici donc les bananes d'un jaune ambré s'attachent en longs régimes, les roseaux que traînent après eux ces enfants sont des cannes à sucre, on vend des gâteaux de figues et d'amandes pareils à ceux qui font au désert les délices des Bédouins; vous achèterez par boisseaux si vous voulez cette bijouterie caractéristique, poinçons de tête et pendants d'oreilles, ciselée, à jour, chatoyante, que la fantaisie arabe a léguée aux sombres Espagnols. Voici des capas et des oranges en tas, et des fraises à pleines corbeilles; les paysans au mouchoir tordu sur le front, les jolies filles du peuple, grandes, le port altier, le regard de feu, les tresses parsemées de clinquant, le parler bref et net, promptes à la riposte, majestueuses, des reines, vous révéleront toutes les élégances du peuple valencien. Les gamins promènent dans les airs quelque tête de Maure étrangement caricaturée sur un cerf volant enluminé, digne passe-temps des petits-fils du Cid.

Tandis que nous allions à l'aventure, un son bizarre, la foule soudain émue nous ont jetés de ce côté. Ce sont des conscrits; réunis en escouade, ils parcourent la ville; au fond de leurs prunelles étincelantes on devine la douleur; ces bouches qui griment la gaieté frémissent encore sous les baisers des mères. Ils ont planté la branche fleurie dans leur mouchoir, la couverture écarlate se drape sur leurs épaules, ils marchent d'un pas précipité; visages candides et pâles en dépit de l'ivresse. Parfois le cortège s'arrête, le fifre se tait, alors les plus jeunes entonnent un chant du pays. D'autres échos l'ont entendu; mes souvenirs me le restituent; je les connais, ces modulations inusitées, et ces notes jetées au

hasard, je les ai rencontrées quand je m'avançais lentement au pas de mon dromadaire, dans les vides espaces de l'Orient. Les mêmes syncopes coupaient la chanson du Nil, lorsque par les nuits étoilées nos fils de Nubie plus noirs que l'Érèbe, frappant des mains, la tête mollement renversée, laissaient, glisser la cange au fil du courant, et que les crocodiles endormis à moitié passaient hors de l'eau leur tête écailleuse. Les longues trainées de la voix qui va mourant, la tristesse qui sur toutes les terres, sous tous les cieus, étend ses ailes grises à travers la région des harmonies, j'ai tout reconquis.

Et si vous voulez savoir par où je la trouve belle, cette Espagne qui ne possède ni les grâces enchanteresses, ni les séduisants sourires de l'Italie : c'est par ces perspectives soudain ouvertes sur le désert, c'est par l'Orient qui laisse flotter jusqu'à nous ses lumières, c'est par ces mélodies qu'apporte le vent d'Afrique ; c'est encore par les profondeurs d'un passé moins classique, moins élucidé que les fastes transalpins, mais où se meuvent de nobles fantômes au visage voilé, mais où croissants, cimenterres, robes éclatantes des Sarrasins, hennissement de Babieça<sup>1</sup>, étincelle de Colada<sup>2</sup>, et que vous dirai-je, les bûchers même de la Sainte-Hermandad, chaque fait historique, chaque tradition légendaire jette son éclair, tantôt héroïque, tantôt fatal.

Le peuple lui-même, auquel je ne reconnais ni la bonhomie ni le charme italiens ; ce peuple grave, ce peuple austère qui peut-être ne montre pas, malgré tout son sérieux, la forte ténacité piémontaise ; ce peuple que n'embrase point encore l'amour des libertés plénières ; ce peuple

<sup>1</sup> Cheval du Cid

<sup>2</sup> Une des épées du Cid.

qui ne s'est pas armé d'une volonté patiente, ardente, invincible d'obtenir l'indépendance à tout prix ; ce peuple assoupi comme le lion, quand le lion va s'étirer, qu'il va regarder autour de soi, bondir et saisir sa proie ; ce peuple tel quel, je le respecte et je l'aime. Digne, portant haut la royauté humaine, il est brave, il l'est jusqu'à la mort. Trop souvent cruel, il ne sent nulle peur du trépas : vie contre vie, point de lâchetés. Cette race qui mit son pied sur la gorge des Maures a retenu d'eux la courtoisie avec les grandes manières des princes de l'Orient. Cette nation loyale, patriote, qui ne dit pas tout ; ce pays aux ardeurs cachées exerce un attrait mystérieux et profond. Ce n'est pas de la sympathie qu'il excite ; il faudrait pour cela qu'il se livrât davantage ; c'est de l'estime, aussi de la curiosité : une curiosité réfléchie, sans rien ni de profane ni de léger. On se penche sur cette race, comme dans les ouadis parmi les sables on se penche sur la margelle du puits, et l'on écoute au fond sourdre la fontaine d'eau vive, et l'on contemple ce sombre miroir où vient se refléter quelque étoile perdue au sein de la nuit.

Ici, d'ailleurs, une image me hante, le souvenir du Cid. Comment le séparer de Valence, de sa belle conquête ?

Laissons dire les Maures qui accusaient mon Cid d'être un méchant abatteur de têtes, plus félon que loyal. Croyons-en les romanceros ; l'enthousiasme y voit clair, l'amour aussi ; c'est la haine qui porte un bandeau sur les yeux.

Cette grande individualité du seigneur de Bivar se tient donc là, devant moi : sincère, hautaine à ses heures, non sans finesse, sage quand vinrent les années, pleine de fantaisie et de bravoure, avec je ne sais quelle candeur qui ajoute à son prestige. La naïveté sied aux cœurs vaillants